

Chronique du théâtre du vécu

M. Malavia¹

Le texte qui suit retrace, sous la forme de la nouvelle (fiction courte) qui m'est familière, la mise en place d'une démarche thérapeutique appelée théâtre du vécu que j'ai eu l'occasion de développer avec le professeur Jean-Philippe Assal au sein de l'unité d'éducation thérapeutique de l'hôpital cantonal universitaire de Genève.

C'est par un jour particulièrement pluvieux du début du mois de juin de l'an 2000 que je reçus l'appel téléphonique d'un ami très cher, J.-P., m'invitant à déjeuner le lendemain, au prestigieux restaurant parisien Lipp, qui se trouve à quelques mètres de la station de métro Saint-Germain. Cet ami était un professeur de médecine que je connaissais depuis plus de 15 ans, rencontré lors d'une séance de photos que je faisais pour illustrer une campagne de prévention du diabète. Depuis cette rencontre dans le studio photographique, nous n'avons pas cessé de nous voir de façon périodique, afin de partager et de mettre en commun nos réflexions autour des rapports qu'entretiennent les êtres humains. Je lui étais d'une aide particulière, notamment en ce qui concerne le langage infraverbal et le langage du corps, dont j'avais acquis une certaine expérience grâce à mes années d'études à l'École internationale de mimodrame de Paris Marcel Marceau.

Le lendemain de son appel téléphonique, lorsque j'entrais à 13 h précises dans le restaurant, il était déjà attablé et m'attendait avec une impatience qu'il

1. Marcos Malavia est né à Huanuni, centre minier de l'Altiplano bolivien. Auteur, acteur et metteur en scène, il monte ses premiers spectacles à la faculté de droit d'Oruro. En 1981, après le coup d'État du général Garcia Meza, il s'exile au Chili où il poursuit ses études et ses activités théâtrales. Arrivé en France en 1983, il suit une formation de mime à l'École internationale Marcel Marceau à Paris, tout en travaillant parallèlement à la compagnie Renaud-Barrault, d'abord comme contrôleur de billets, puis comme assistant à la mise en scène (1983-1988). Il est par la suite assistant d'Alfredo Arias sur plusieurs productions au CDN d'Aubervilliers (1987-1990). En 1990, il crée, avec sa compagne Muriel Roland, la compagnie Sourous, au sein de laquelle il contribue à la réalisation d'une vingtaine de créations. En 1996, avec l'équipe de la compagnie Sourous, il crée le festival Auteurs en acte, manifestation qui offre un large espace au théâtre contemporain et aux créateurs d'aujourd'hui. Depuis 15 ans, il entretient une intense collaboration transdisciplinaire avec le professeur Jean-Philippe Assal (OMS, CICR, HUC de Genève) autour du rôle du théâtre et de la mise en scène dans la médecine et l'éducation des patients. En 2003, il est à l'initiative de la création et de la construction de la première École nationale de théâtre de Bolivie, inaugurée en mars 2004 et dont il est le directeur artistique.

avait du mal à dissimuler. Le serveur l'avait installé à une table fort étroite sur laquelle il était évident qu'après avoir posé nos deux assiettes, il ne resterait plus de place pour quoi que ce soit d'autre. Dès qu'il m'aperçut, J.-P. se mit debout pour m'accueillir, notre amitié étant fondée sur une vraie rencontre autour du théâtre et de la médecine qui effaçait sans encombre les vingt ans de différence d'âge qui nous séparaient l'un de l'autre. En ce mois de juin où nous nous retrouvions, J.-P. entamait son avant-dernière année de travail comme chef du service de diabétologie à l'hôpital, avant de partir à la retraite. Avec l'élégance et la générosité qui l'avaient toujours caractérisé, il m'invita à prendre place en face de lui. Je découvris alors que sur la nappe de papier qui recouvrait la table, il avait déjà commencé à écrire des phrases isolées qui résumaient les éléments du problème qu'il voulait me soumettre. Une fois que le serveur, à l'humeur de gardien de prison, eut pris notre commande et eut disparu en bougonnant sans nous adresser un mot, J.-P. m'annonça le motif de son invitation, non sans avoir regardé ses notes avec une fébrilité évidente. Il finit par me confesser que depuis quelque temps, il cherchait une solution pour prendre en charge le vécu de ses patients. De son point de vue, la médecine et les médecins se trouvaient désarmés devant cette importante facette des soins, notamment dans le cas des maladies chroniques, comme le diabète.

« Tu comprends, nous n'avons pas été formés pour cela... Et puis, plus le temps avance, plus nous devenons de simples comptables, de tristes administrateurs de soins et, là-dedans, le patient disparaît de plus en plus dans la brume de la bureaucratie... Alors, dans ces conditions, il est très difficile pour nous de faire face à ce vécu pourtant si important », me dit J.-P., avec cette manière toujours si éloquente qu'il avait de parler. Après avoir dit ces premiers mots, il resta quelques secondes silencieux et promena son regard autour de lui, comme s'il cherchait à trouver les mots les plus justes pour exprimer ce qu'il ressentait depuis bien longtemps et pour que je puisse comprendre l'importance de ce qu'il allait me demander.

« Le vécu... Tu comprends, ce quelque chose qui nous échappe. Le vécu des malades. Nous sommes incapables de les accompagner ou de les aider à prendre de la distance. Je suis certain que si nous arrivions à aider nos patients à prendre de la distance avec ce vécu qui a un rapport avec leur maladie chronique, comme dans le cas du diabète, ils amélioreraient non seulement leur capacité d'acceptation de cette maladie, mais, plus encore, ils gèreraient mieux leur traitement. Et vous, les gens de théâtre, je suis certain que vous pouvez nous aider. »

Une sorte d'enthousiasme mêlé à une certaine angoisse accompagnait le récit auquel se livra J.-P., après cette brève introduction. Il m'expliqua avec des exemples concrets les complications auxquelles ses patients se trouvaient confrontés lorsqu'ils avaient du mal à gérer leur vécu et qu'ils demeuraient dans la non-acceptation de leur maladie.

« Vois-tu, comment veux-tu que nous fassions pour aider ces patients ? La psychiatrie est aux antipodes de toute démarche créative, et ne parlons pas des psychologues ! Alors, je crois qu'il n'y a que vous. C'est pourquoi j'aimerais qu'on développe un atelier au cours duquel les patients chroniques pourraient exprimer leur vécu et en même temps prendre une certaine distance qui leur permettrait de gérer ce vécu qui d'une certaine manière les paralyse. »

Une fois que J.-P. eut fini de m'exposer son idée, je dus, avec beaucoup de regrets, lui faire comprendre que sa demande me semblait trop compliquée et qu'il était de toute évidence impossible de demander à des gens de parler de leur vécu et qu'ils puissent en même temps prendre une distance avec celui-ci. Il resta pensif un moment, puis il me questionna sur les ateliers d'écriture que nous réalisions régulièrement dans notre compagnie de théâtre. Une fois que je lui eus expliqué la manière dont nous menions les ateliers, il me demanda si à la suite de ces ateliers, les textes ne bénéficiaient pas d'une mise en scène ou d'une représentation. Alors, je lui répondis que cela pouvait arriver mais qu'habituellement nous ne le faisons pas, car cela demandait beaucoup de temps à cause des répétitions que cela impliquait avec les comédiens.

Notre conversation s'était prolongée plus de deux heures et les tables autour de nous s'étaient vidées depuis plus d'une demi-heure, ce qui nous avait d'ailleurs permis de mener une discussion plus agréable, puisque depuis que le restaurant avait commencé à se vider, nous n'avions plus besoin de nous avancer l'un vers l'autre pour pouvoir nous entendre au milieu du capharnaüm qui régnait dans l'étroite salle où nous nous trouvions. Le serveur, après avoir débarrassé les tables avec brio, et jusque-là indifférent à notre présence, s'impatientait maintenant pour que notre entretien prenne fin et qu'il puisse enfin fermer boutique. Agacé, après s'être tenu debout quelques instants à quelques pas de notre table, il avait fini par venir, sans que personne ne lui ait demandé quoi que ce soit, déposer la note sous le nez de J.-P., espérant que, par ce geste, nous finirions par comprendre que nous devons débarrasser le plancher.

Quelques minutes plus tard, alors que je m'apprêtais à disparaître dans la station de métro, J.-P. me dit qu'il faudrait que je réfléchisse bien, qu'il était nécessaire qu'on puisse trouver une solution. Pour ma part, je lui promis de l'appeler quelques jours plus tard, après avoir mûrement réfléchi, pour lui faire savoir si j'avais trouvé une solution pour élaborer un atelier qui puisse satisfaire ses attentes. Mais, au fond de moi, je doutais fort que cela soit possible.

Durant le trajet de métro, je me sentis envahi par la demande de mon ami. La façon dont il m'avait parlé révélait bien son inquiétude de ne pas pouvoir trouver une alternative à cette solitude dans laquelle se trouvaient les malades chroniques face à leur vécu. Je me suis alors mis à réfléchir, mais je n'arrivais toujours pas à comprendre comment l'expression d'une situation difficile pouvait se concilier avec la prise de distance. Le soir même, je me rendis au Théâtre de l'Épée de Bois, dans ce lieu magique et mythique qu'est la Cartoucherie. Je venais de mettre en scène une des pièces que j'avais écrites, *La mort du général*, avec deux comédiens extraordinaires de talent et d'expérience, Jean Gillibert et Raymond Gil. Tous deux interprétaient cette pièce que j'avais eu tant de mal à écrire et dans laquelle je donnais une sépulture à un dictateur, ressemblant à celui qui, quelques années auparavant, m'avait forcé à quitter mon pays, la Bolivie. La pièce retraçait en fait les derniers instants de l'existence de ce général, accompagné de son aide de camp qui fabriquait à ses côtés son cercueil. C'est alors que j'étais en train de regarder la représentation depuis le fond de la salle que je compris tout à coup que devant moi se trouvait la solution au problème que m'avait soumis J.-P. au déjeuner. En effet, la pièce que je voyais et qui était le fruit de moments difficiles de ma vie, en cet instant où elle était interprétée devant

le public, ne semblait plus m'appartenir, comme si le fait de partager avec les spectateurs ce qui était pour moi l'expression d'un vécu douloureux, comme le fut le coup d'État du général Garcia Meza, me permettait maintenant d'assister, au même titre que les autres spectateurs, à la représentation d'un morceau de vie qui pouvait dès lors devenir celle d'un autre. Ainsi, dans la semi-pénombre de la salle, je regardais mon vécu avec la sensation de partager un moment de vie, mais aussi avec le soulagement de voir, d'une certaine manière, mourir symboliquement l'ombre sinistre qui avait peuplé mes nuits pendant plusieurs années. Alors que la pièce était sur le point de prendre fin et qu'on allait assister au dernier soubresaut du général, je réalisais que si l'on réussissait à élaborer un atelier qui pouvait englober le processus créatif par lequel j'étais passé, jusqu'à arriver à être un spectateur de son propre vécu, on pourrait certainement aider les patients de mon ami. C'est ainsi que le lendemain matin, je l'appelai à Genève et lui dis qu'éventuellement, on pourrait tenter une expérience qui devrait suivre rigoureusement et de manière très condensée le processus créatif qui se vit au théâtre.

Tout d'abord, il nous paraissait essentiel de veiller à la cohérence et à la pertinence médicale, dont J.-P. devait être le gardien et le garant. Puis, nous devions élaborer une méthode d'atelier d'écriture dans lequel les participants pourraient dans la plus grande liberté écrire autour d'une expérience ou d'un fait qui avait singulièrement marqué leur vie. Après cela, une fois la phase d'écriture terminée, comme cela m'était arrivé à moi-même, il fallait amener les patients à réaliser la mise en scène de leur propre texte avec l'aide d'un metteur en scène et de deux ou trois comédiens professionnels qui devraient pleinement garantir la qualité de l'interprétation. Une fois élaborée la mise en scène par le patient, celui-ci devrait reprendre une place de spectateur parmi les autres participants, fermant ainsi le cycle qui constitue la structure de la représentation et du théâtre et qui est celle de donner une forme et un corps « autonome » à la vie « rêvée » ou à la tragédie « révélée ».

Une fois que j'eus fini de lui donner ma brève description de l'atelier, j'entendis la voix de J.-P. qui, avec un certain soulagement et enthousiasme, me posait des questions afin de mieux préciser comment devrait se dérouler l'atelier. Lors de la discussion qui suivit, nous nous mîmes d'accord sur une durée idéale de trois jours, en résonance avec les trois étapes à vivre par le patient. Nous convînmes ensuite qu'il fallait absolument recréer les conditions minimales du théâtre pour pouvoir réaliser une mise en scène, puis donner une représentation qui serait réservée uniquement aux participants de l'atelier. C'est alors que J.-P. m'annonça qu'il avait réussi à convaincre un haut responsable du ministère de la Santé d'allouer une subvention pour l'élaboration d'un atelier dont l'objectif était d'améliorer le vécu de la maladie chronique.

Après quoi, J.-P. finit par me dire :

Eh bien, nous pouvons commencer ?

– Pourquoi pas, lui répondis-je en même temps que je regardais les notes que j'avais prises au fil de notre discussion sur un papier, qui était à présent complètement noirci de questions, d'observations et de dessins illustrant les bases de ce qui allait devenir l'atelier du "théâtre du vécu".

– Est-ce que tu crois que tu pourrais animer le premier atelier en octobre prochain ? me demanda-t-il avec prudence. Ça te laisse quelques mois pour mettre

bien au point l'ensemble de la démarche, continua-t-il, avec un empressement qu'il avait du mal à réprimer.

Pour la première fois, je voyais presque s'effacer l'habituel ton posé et tranquille avec lequel il s'exprimait et qui avait la vertu de relativiser toute urgence.

« Si cela te paraît trop rapide, nous pouvons envisager une date un peu plus tard, intervint-il à nouveau, voyant que j'avais accueilli sa demande par un silence, pendant lequel j'essayais d'évaluer les difficultés auxquelles nous serions confrontés.

– Non, non. Octobre me semble une date raisonnable, lui répondis-je. D'ici là, je travaillerai sur les contenus et la manière de mener l'atelier.

– Excellent. Je suis sûr que tu vas réussir à élaborer quelque chose qui nous aidera beaucoup, dit J.-P. avant de couper la communication. »

Après avoir déposé le combiné du téléphone, j'aperçus par la fenêtre le mouvement doux et régulier des nuages qui glissaient docilement sur le dos d'un ciel bleu éclatant. Aussitôt me vinrent en mémoire quelques passages de mon départ pour l'exil : mon voyage dans le train, mon passage de la frontière, les premiers jours passés dans cette nouvelle ville où je m'étais réfugié. Depuis que la pièce se jouait, je me sentais quelque peu soulagé et il m'était plus facile de revenir sur ces années difficiles. J'avais réussi à pardonner à celui qui avait été si sanguinaire et brutal avec nombre de mes amis durant la répression à laquelle nous avons dû faire face. Ainsi, j'expérimentais personnellement que le théâtre était un véritable lieu de reconstruction et de réparation. Il contenait la force et la singularité de reconstituer d'une manière charnelle les mots et idées qui nous habitent, nous permettant d'être à la fois acteur et spectateur du drame de notre vie, démontrant ainsi que le théâtre n'était que la conséquence naturelle et poétique de la condition humaine, à savoir que nous sommes doubles. Je vis et en même temps je me vois vivre, tel est bien le quotidien de notre existence. C'est le double de tout être humain qui lui permet de prendre conscience de son existence et de sa place dans l'espace-temps qu'il habite. De la même manière, le théâtre offre aux spectateurs cette possibilité, leur permettant d'observer le comportement d'autres êtres humains jouant des rôles hypothétiques qui leur permettent de prendre conscience de leur propre existence.

Soudain, la sonnerie de l'appartement me ramena à mes occupations quotidiennes. Je consultai ma montre puis pris ma veste. C'était sans aucun doute Mehdi, un comédien, qui devait passer me chercher pour que nous allions ensemble voir une salle que son groupe d'acteurs avait décidé de transformer en lieu de théâtre. Il m'avait demandé d'aller la voir, afin de leur donner mon avis.

Alors que Mehdi conduisait et que la fumée de sa cigarette, malgré la fenêtre ouverte, parvenait jusqu'à moi, je pensais déjà et imaginais secrètement comment allait se dérouler l'atelier que je venais d'envisager avec mon ami médecin.

« Je vais mettre en place un atelier pour accompagner les gens atteints de diabète, lançai-je à Mehdi, qui me regarda interloqué.

– Un atelier de quoi exactement... ? me demanda-t-il.

– Un atelier où ils pourront écrire, mettre en scène, puis être spectateur d'un moment difficile de leur vie.

– Pourquoi pas ! dit Mehdi en même temps qu'il montait le volume de la musique. »

Nous continuâmes la route au rythme des sons ondulants et gais d'une salsa cubaine.

Trois mois s'étaient écoulés depuis notre conversation téléphonique avec J.-P., lorsque je me retrouvai avec quatre patients atteints d'un diabète de type 1, dans une salle des sous-sols de l'hôpital universitaire cantonal de Genève, aménagée d'une manière presque clandestine par mon ami médecin. Il avait fait de son mieux, et même plus que cela, pour que cette salle ressemblât à un véritable petit théâtre de poche : on ne pouvait pas demander mieux comme lieu pour l'expérience que nous allions mettre en place. Dans une salle contiguë éclairée par quelques néons et une faible lumière que laissaient passer les soupiraux, étaient disposées des tables pour que les participants puissent réaliser la première étape de l'atelier consacrée uniquement à l'écriture de leurs textes. Toute l'équipe de l'unité que dirigeait J.-P. avait été sollicitée et mobilisée pour ces trois jours durant lesquels nous allions inaugurer notre premier atelier. Une fébrilité générale pouvait se lire sur tous les visages. Personnellement, la veille, je n'avais pas réussi à dormir très longtemps, m'étant réveillé très tôt, envahi d'une sorte d'anxiété, comme lorsqu'on passe toute la soirée à préparer ses affaires pour un long voyage et que l'on est pressé de voir arriver l'heure du départ. Les yeux grands ouverts, j'attendais que le jour se lève, debout devant la fenêtre de la salle à manger depuis laquelle on pouvait voir le jardin de la maison de mon ami. Tout était silencieux et un calme particulier baignait les arbustes qui se dessinaient dans l'aube sur le point de se lever. Comme les rideaux de velours qui découvrent une scène de théâtre.

Ainsi, quelques heures plus tard, j'étais arrivé sur le lieu de l'atelier pour réaliser la première étape, « l'écriture », accompagné de M., ma compagne, avec qui j'avais mis au point bien des aspects de l'atelier. En entrant dans la salle de réunion du *staff*, je reconnus les quatre participants. La première que je vis fut Sandrine, une jeune étudiante en médecine de 25 ans, qui était très réservée et gardait son sac à main près d'elle, comme une bouée qui devait la sauver d'un possible naufrage. À côté d'elle, se tenait Gérard. Il avait 35 ans et exerçait la profession de boucher, ses yeux grands et brillants semblaient découvrir le monde à chacun de ses pas. Plus loin, se trouvait Janine, la quarantaine, patiente de longue date de J.-P. Elle était debout en face de lui, les mains croisées derrière le dos, elle écoutait avec la patience qu'exprimait son corps petit et fragile le discours de J.-P. sur l'absurdité dans laquelle on avait englouti le monde des soignants. La quatrième patiente était Béatrice, une femme d'environ soixante ans, qui se tenait debout, près de la machine à café, comme absente, un gobelet à la main. Elle semblait attendre que quelqu'un vienne lui susurrer à l'oreille que tout cela n'était pas si grave et qu'il y avait un espoir pour tous en ce monde.

C'est avec cette inquiétude et cette attente qu'inspirait Béatrice que j'initiai l'atelier. Alors, comme lorsqu'on traverse une plaine pour la première fois, nous suivîmes pas à pas les étapes du cheminement que quelques semaines auparavant nous avions mises en pratique avec un groupe de comédiens, afin de déterminer la durée exacte de chacune d'elles.

Une heure après être arrivés dans les locaux qui accueilleraient l'atelier, plongés dans la lumière tamisée du sous-sol, les quatre premiers participants de cette

expérience, que nous allions baptiser quelque temps plus tard *le théâtre du vécu*, écrivaient un texte qui devait retracer une partie de leur vie, un moment qu'ils considéraient significatif et qui les avait marqués jusqu'à ce jour. Tous s'étaient lancés dans l'écriture, sauf Béatrice qui, installée à une table, était comme pétrifiée face à la feuille et aux consignes qu'on avait élaborées afin de les aider dans la réalisation de leur texte. Son stylo à la main, elle regardait devant elle, comme si elle contemplait un désert blanc. Son inquiétude et son attitude illustraient bien l'idée énoncée par le poète Diego Rodriguez Almela concernant l'écriture, qu'il compare à un miroir, déclarant que « plus les choses que nous devons dire sont difficiles à nommer, plus le miroir est voilé ». De la même manière, Béatrice sentait à chaque instant que le reflet de son miroir devenait de plus en plus voilé.

Convaincue qu'elle resterait inévitablement bloquée et incapable de dépasser une sorte de tension qui l'empêchait de laisser émerger son écriture, je m'approchai d'elle et lui suggérai, en lui chuchotant à l'oreille, de venir faire un tour dans le jardin. Béatrice me regarda une seconde et sans rien dire, avec une démarche de somnambule, traversa la chambre et alla vers la porte. Durant la courte promenade que nous réalismes dans le jardin, éclairés par cette lumière si particulière qui anime les arbres à l'automne, Béatrice laissa tomber la tension qui la paralysait et nous commençâmes à marcher en silence. Pour ma part, je voulais qu'elle constate simplement que l'écriture, bien que difficile, devait prendre racine en soi et qu'elle devait donc surtout avoir confiance en elle. Quelque chose dans mon attitude et notre silence commun arriva à lui faire comprendre cela, car elle s'arrêta et regarda attentivement un arbre qui était en face de nous.

« Il n'y a bien que lui et nous, ici, qui soyons vraiment debout, dit Béatrice presque étonnée par ce qu'elle venait de dire. Je veux dire que tout est dans les racines... Nous sommes des arbres parce que nous avons atteint la verticalité comme eux... »

Je fus surpris des mots de Béatrice et je constatai avec étonnement qu'effectivement, dans tout notre environnement naturel, il n'y avait que deux êtres capables d'atteindre la verticalité : les arbres et nous. C'est alors que Béatrice alla embrasser le tronc de l'arbre. Elle resta dans cette position quelques instants. Elle semblait embrasser le monde, la vie et son propre corps aussi. Une fois qu'elle eut détaché ses bras de l'arbre, elle se retourna vers moi. Elle semblait plus sereine.

« Nous pouvons y retourner, me dit Béatrice. Maintenant, je crois que je peux y aller. »

L'histoire qu'écrivit Béatrice m'étonna fortement. En effet, dans son texte, elle tenait le rôle d'une femme atteinte du diabète tout comme elle, mais qui ne portait pas son nom. Le personnage se trouvait dans une salle d'attente avant une consultation. Impatiente, elle attendait d'être informée des résultats de ses analyses que son médecin devait lui donner. Après quelques secondes d'attente, le médecin entra dans la salle, portant entre ses mains deux feuillets. Après avoir salué sa patiente, il lui demandait de rester assise pour lui annoncer les résultats. La malade visiblement inquiète suivait le médecin des yeux pendant que celui-ci allait d'un côté à l'autre, cherchant la manière de lui annoncer

la nouvelle. Après quelques détours, il essayait de lui faire comprendre que la médecine, malgré les espérances de tous, n'était pas une science exacte.

Devant l'impatience de son interlocutrice et ne sachant comment éviter plus longtemps le moment de l'annonce, le médecin lui disait avec un certain désarroi « qu'elle n'était plus malade ». C'est alors que la patiente se sentait totalement égarée par l'annonce que venait de lui faire le médecin : elle n'était plus diabétique, alors que cela faisait plus de trente ans qu'elle était traitée par lui pour cette maladie.

« Comment pas malade ? s'exclamait la patiente en se mettant debout.

– C'est ça. Vous n'êtes plus malade. Les examens que nous avons faits démontrent que vous n'êtes plus malade, répondait un peu embarrassé le médecin.

– Mais comment est-ce possible ? Il y a trente ans, vous m'avez dit que mon diabète était incurable, que je devais penser à vivre avec lui jusqu'à la fin de mes jours et maintenant, vous m'annoncez que je ne suis plus malade...

– Je sais, ça peut vous paraître difficile à accepter, alors que vous avez construit toute une vie autour de cette maladie, mais les résultats sont concluants. Vous n'êtes plus malade...

– Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? demandait la patiente en même temps qu'elle regardait la feuille tendue par le médecin. Mes habitudes, la manière dont on me traite, dont on me regarde, dont on m'écoute, tout va changer... Je ne sais pas si j'y arriverai docteur.

– Peu à peu, vous finirez par vous habituer, vous trouverez un équilibre. Je sais, au début, ce ne sera pas facile... Mais avec le temps... disait le médecin se rapprochant de sa patiente et essayant de la tenir par le bras.

– Alors, toutes ces années de privation et de traitement, c'était pour rien... ?

– Non, non. Avant, vous étiez malade, vous aviez besoin de l'insuline, autrement vous n'auriez pas survécu.

– Mais comment est-ce possible ? Vous m'avez dit à cette époque « Le diabète, on ne le soigne pas » et maintenant... Et maintenant... ! Je n'y arriverai pas, j'en suis sûre docteur, il faut m'aider à accepter cette nouvelle manière de vivre.

– Je sais... Je sais... disait le médecin, en même temps qu'il se laissait tomber sur une autre chaise. C'est incompréhensible pour moi aussi, je ne sais pas quoi vous dire. Pendant toutes mes années de pratique, j'ai cru que j'avais raison, que nous avions raison. Maintenant, j'ai l'impression que mon parcours était une suite de mirages. Après être resté un instant les yeux fermés, le médecin se mettait debout comme secoué par une idée et regardait la patiente avec fermeté.

– Il faut vous y faire madame, vous n'êtes plus malade. »

Puis, sans rajouter un mot de plus, le médecin quittait la chambre, laissant debout et désemparée sa patiente qui cherchait en vain du regard quelqu'un qui pourrait venir la secourir.

Le lendemain, alors que M. et V., les actrices, finissaient de jouer le texte écrit et mis en scène par Béatrice, je vis son visage s'illuminer, elle n'était plus la même. Grâce à la mise en scène de son texte, qu'elle avait réalisée avec mon aide, Béatrice, pour la première fois depuis les trois jours où nous étions réunis dans cet atelier, souriait, comme animée par une grande plénitude.

« Oui, c'est ça, dit-elle en direction des acteurs. C'est tout à fait ça... Maintenant ça va mieux. »

À ce moment-là, je compris qu'elle venait d'accepter quelque chose qui lui était si difficile à admettre et depuis si longtemps : que sa maladie faisait partie d'elle et de sa vie. Et qu'il lui était difficile de s'en séparer, puisque tout, autour d'elle, s'articulait depuis plus de trente ans en fonction de son diabète. Dans un jeu de miroirs, elle avait mené jusqu'au bout son hypothèse par laquelle, tout à coup, elle arrêterait d'être malade. Et c'est bien le théâtre, par sa capacité de transposition et de rendre vivante la parole, qui lui permettait de vivre à nouveau l'annonce de sa maladie, mais vue sous un autre angle.

J.-P., qui jusque-là était resté au fond de la salle, silencieux et très discret, me regardait avec une sorte de soulagement. Il était évident que notre exercice jouait un rôle dans le vécu de chacun des patients qui participaient à l'atelier.

Il était plus de 19 h, tous les patients étaient partis. C'est alors que J.-P. me tendit un verre de champagne. Nous étions très fatigués par les trois jours passés à conduire l'atelier, ils avaient été très éprouvants pour nous tous. Les patients étaient partis satisfaits, tous, comme Béatrice, exprimant une sorte de soulagement, grâce au fait d'avoir pu être spectateurs de leur propre histoire et de prendre ainsi une sorte de distance avec ce qui pouvait leur paraître insurmontable, ce qu'on pourrait appeler la distanciation.

Une fois qu'il eut fini de remplir les verres de champagne, J.-P. en tendit un à M., qui venait d'entrer dans la salle après avoir accompagné une des patientes jusqu'au portail.

« Oh du champagne ! s'exclama M., en même temps qu'elle prenait le verre. »

Une fois que toute l'équipe de l'atelier eut un verre à la main, J.-P. leva le sien en disant :

« À la vôtre les artistes, qui nous aidez à nous réconcilier avec l'art de soigner ! »

C'est ainsi que se sont déroulés les faits lors de la création de l'atelier du théâtre du vécu en octobre de l'an 2000, en Suisse, dans la ville de Genève. Depuis ce premier atelier, j'ai continué à me rendre dans l'unité de J.-P. jusqu'à ce que quelques années après, en 2009, nous ayons constitué une autre équipe artistique, qui continue à réaliser les ateliers là-bas, et pour que, de mon côté, je puisse commencer à développer cette expérience à Paris à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière avec André Grimaldi, un autre professeur de médecine, ami de longue date de J.-P. Depuis le premier atelier d'octobre 2000, j'ai dû croiser plus de 350 patients atteints de maladies chroniques. Chacun d'eux m'a toujours appris quelque chose concernant mon métier de metteur en scène et ma place dans ce monde. Je les remercie et je leur suis profondément reconnaissant ainsi qu'à mon ami.

